

CHOMOÏ TROISIEME PERIODE.

Un matin, nous devons descendre aux environs de Sadec (le pays de Marguerite Duras).

Nous avons eu des ennuis au démarrage du diesel sur le 134. Les groupes embarquaient, le Lieut surveillait ça de près. Sur le 133, nous déconnions nos deux batteries pour les transférer sur le 134. Pour le démarrage, nous avons dû donner une pointe de 48 volts. Sur ces faits, la section appareillait, nous nous étions fait mal comprendre au Lieut, le comble de l'affaire, au dernier moment 133 et 134 étions séparés.

Toute la journée, nous avons beachté, traversé des bras d'eau et même déséchoué. Lorsque le Lieut a été vraiment informé, nous étions sept à savoir que si le Bosco «calait» le moteur, nous serions vingt hommes à la dérive.

Nous avons cru bon de ne pas informer nos passagers. A Chomoï, après l'arrêt des moteurs et la remise en ordre, le patron du 133 avait dit à Gintric :

«La prochaine fois, tu iras à la voile».

Cet incident ne doit figurer sur aucun compte-rendu.

OMON –CANTHO.

Un samedi, on nous ordonnait de descendre sur Long-Xuen et le dimanche en début d'après midi, nous faisons route sur Omon.

De tout mon séjour, ce sont les seuls jours de semaine que je peux définir sans référence.

La distance à parcourir était d'environ une quarantaine de kilomètres, il avait fallu trouver l'arroyo à l'ouest nous amenant à destination. Ce petit canal était bordé de superbes résidences abandonnées, envahies par la végétation.

Au matin, pendant trente minutes les mortiers de l'Armée de terre crachaient derrière le village sur l'arroyo grande animation, et fourmilière humaine à terre. A la sortie sud ouest d'Omon, nous débouchions sur un canal obstrué sur plus de trois cent mètres. Arbres coupés, troncs enfoncés en barrage, nous faisons le bulldozer, la porte tapait sur le tronc pour l'ébranler, un demi-tour sur le fût avec un bout et on tirait en marche arrière pour le faire flotter.

La population arrachait ce qu'elle pouvait, replaçait les troncs et branches sur les berges. Travail de romains, jusqu'à la nuit. Le lendemain matin, tout recommençait, tirs de mortiers et chantier de déblayage. Travaux publics pendant trois jours pleins. Le dernier soir, tout était dégagé, sur le chemin de retour, nous avons fait connaissance avec un capitaine vietnamien, en tricot bleu marine, manches longues, galons brodés sur la poitrine.

Sur le chantier, il avait ses groupes de combat et des sbires qui lui préparaient les repas. Par l'intermédiaire de Nam notre traducteur, nous aurions pu noter le mode de préparation du rat de rizière et du serpent (qu'elle ressemblance avec le boudin). Ce capitaine avait invité notre Lieut à partager son festin, par

politesse l'Enseigne était descendu sur la berge, nous n'avions pas eu le plaisir de le voir consommer, un gros tronc nous attendait pour l'extraction.

Le quatrième jour, nous étions allés plus loin, jusqu'à un nouvel obstacle constitué de gros troncs de trente à cinquante centimètres de diamètre enfoncés sur les quinze mètres de la largeur. Curieusement, nous n'avions plus les accompagnateurs «civils», le Capitaine au tricot bleu avait son groupe de combat et trois sampans de son entourage. Il nous avait dit que ses compatriotes s'approcheraient lorsque le passage serait vraiment sécurisé. Nous avons bien observé les troncs un à un et nous avons entrepris l'ouverture d'une brèche pour faire passer plus gros que nous.

On put travailler tranquillement, la grosse végétation étant à environ cent mètres. En fin de journée, nous revenions sur Omon et là, une demoiselle sur son sampan, nous demandait de la prendre en remorque. La demoiselle était très belle, elle le savait et avait réussi à attirer l'attention de toute la section. Nous avons moins de vingt ans à part trois anciens et le Lieut qui ne totalisaient pas le siècle à eux quatre, les boscos «barraient», nous étions tous en contemplation. La congaye récupérait même deux de ses sœurs plus âgées. Au moment où nous faisons jonction avec le peloton des accompagnateurs, il y eut quelques tirs, rien de sérieux puisque le poste de contemplation continuait.

Nous naviguions au milieu d'une multitude d'embarcations, le Capitaine accompagné de deux de ses sbires montaient à bord, et perchés sur notre toit, déployaient un drapeau rouge à étoile jaune. Cet emblème avait été paraît-il pris au Viets, mais notre bosco nous faisait constater qu'une majorité de ces combattants en civil avaient «appuyé» sur le choum (alcool de riz). L'approche d'Omon était un triomphe et nous n'avons jamais su pourquoi ?

Le Capitaine sautait dans le sampan des «belles» et nous criait que pour faire connaissance avec son épouse, il faudrait lui procurer une de nos Browning de 7,7.

Nous étions de pauvres soldats, une certaine presse de chez nous, nous traitait de mercenaires, à 400 piastres Vincent Auriol) nous n'avions rien à vendre.



Le 4 eme soir la 13 eme section de LCVP ralliait OMON avec le drapeau d'un régiment fantôme.

En arrivant, les abords l'appontement étaient encombrés par Oufkir et son 4e RTM. La journée de demain serait plus sérieuse Les tirailleurs connaissaient le Capitaine, deux mois avant il était paraît-il chez les Viets

.Pour le cinquième matin, les mortiers entraient en action. Au bruit ce devait être du gros et ça allait loin. Avec un groupe sur chaque engin, nous embouquions le canal, sur les deux rives les tirailleurs progressaient. Nous arrivions les premiers sur le barrage ouvert partiellement la veille. Il nous était demandé de ralentir, ce qui nous permettait d'assister au passage d'une partie du convoi fluvial entre les troncs. On reprenait la tête pour naviguer en pleine végétation, largeur de la voie d'eau moins de dix mètres. A travers la végétation on devinait le sentier de berge caché et partiellement l'azur du ciel. Après vingt minutes de progression, notre Lieut demandait d'attendre pour rester au plus près de la jonque de munitions et armement lourd. On mouillait notre grappin, le Lieut demandait au 134 de continuer avec les éclaireurs du RTM.

Nous étions tous sur la plage arrière lorsque la jonque apparaissait, le 134 devait avoir deux ou trois boucles d'avance. L'accrochage débutait sur l'avant par quelques rafales de Sten, puis une mitrailleuse lourde faisait vibrer la verdure. Les connaisseurs annonçaient : 12,7 ou 13,2. Nous les marins nous nous regardions, anxieux à l'écoute des échos, le Lieut prenait son regard des mauvais jours, notre «boum» Mabon marmonnait :

«On n'a pas entendu le 20 mm de Gintric».

Le Lieut ordonnait :

«On y va, grappin et poste de combat».

Pour une fois le grappin n'était pas lourd, les tirs continuaient, les rafales de la grosse mitrailleuse étaient plus courtes, à la seconde boucle nous débouchions à cinquante mètres sur l'arrière du 134. Le 20 mm ne s'était toujours pas fait entendre, le sergent des tirailleurs avait déjà fait des signes à d'autres tirailleurs cachés sur la berge, nous étions tous petits, seule la mitrailleuse tribord du 134 tirait du coup par coup. En doublant le 134 par son bâbord, le Lieut se mettait à découvert sur notre plat bord et criait ses questions pour se faire entendre. Gintric était stoïque aux épaulières du canon et barbe en l'air répondait :

«Je ne vois rien».

Les tirs faiblissaient, Gintric envoyait deux ou trois coups pour rassurer. Après quelque interpellation en français et en arabe, nous remettions en avant. Cinquante mètres plus loin, la fusillade remettait çà, des tirailleurs se faisaient sermonner pour tirer trop vite. Une rafale s'écrasait sur le blindage de notre 20 mm et dans le haut de notre toit en bois, Mabon criait mais n'avait pas tiré (en fin de chargeur le boum criait, le disponible le plus proche déposait le chargeur vide et repositionnait un plein). Maurrage appelait à son tour :

«Mabon blessé»

avec l'aide du Lieut. Maurrage sortait Mabon et prenait les épaulières, Mabon avait des points rouges sur le front et le cuir chevelu saignait, le 134 arrivait

presque à couple et nos canonniers se défoulaient, des branches tombaient, les larges feuilles des plantes tropicales partaient en lambeaux.

Le Lieut s'approchait de Mabon, lui demandait de rester assis au fond de la cuve pour récupérer. Bertrand et Nam préparaient les pansements et mercurochrome. Sur ces bateaux, nous étions comme les doigts de la main, de temps à autres, il y avait bien des remontées de bretelles, mais nous formions comme au rugby une vraie mêlée, on ressentait ce que le collègue endurait, ce qu'allait être sa réaction, et çà, sur l'engin, et d'un engin à l'autre. Nous n'avions pas la classe et l'entraînement des Paras, Marsouins, Tirailleurs ou Commandos Marine, mais la marque et la dextérité des Enseignes qui nous commandaient même lorsque nous n'étions pas droit dans nos shorts.

En sortie de végétation, nez à la berge, notre sergent nous montrait les groupes de petits hommes noirs disparaissant dans d'autres bosquets. La mitrailleuse était certainement là bas démontée en partie. Prés de nous, quelques tirailleurs entouraient un «toubib» à l'œuvre sur un des leurs, les Officiers refaisaient le point. Au retour du Lieut, nous prenions un max de tirailleurs pour aller sans attendre le gros de la colonne dans un village dont je ne me souviens plus du nom mais que je pourrai décrire toute ma vie.

Mabon avait retrouvé son deuxième souffle et sa place derrière sa lunette de visée, il avait bien supporté la réflexion du Lieut :

«Pierre, tout à l'heure, tu aurais dû porter ton casque lourd».

Pendant toute la durée de notre embarquement, ce devait être la seule fois où il a fait une entorse à son protocole. Il ne nous a jamais appelé par nos prénoms.

Au bout d'une bonne heure, nous passions devant des paillotes vides enturbannées de banderoles rouges et inscriptions en Vietnamien. A plus de huit cent mètres devant nous, un trafic intense de sampans d'une rive à l'autre. Très loin derrière nous d'importants tirs de fusils et d'armes automatiques s'enclenchaient. Dès que la végétation s'était élargie, deux colonnes de fumée montaient dans un ciel un peu couvert, les paillotes se faisaient plus nombreuses, les banderoles plus larges ne nous souhaitaient pas le bon accueil. Le canal beaucoup plus étroit, continuait à l'ouest droit devant, notre cours d'eau effectuait une courbe à gauche, ce devait être le centre du village. Nous longions la berge opposée où une multitude d'hommes en noirs couraient, rampaient essayant de tirer en s'enfuyant. Nous avons fait deux «passes» à la vitesse maximum sur les cent et quelques mètres, toutes les armes tribord puis bâbord étaient en action.

Nous devons beatcher au centre du village ce qui fut fait sans opposition. Le village finissait de se vider. A T+15 minutes, c'était le silence. La berge opposée, nettoyée, les deux colonnes de fumée étaient encore plus hautes et plus épaisses.

Le petit hydravion était passé très bas au-dessus des arbres dans l'alignement du canal. Il avait la cocarde et l'insigne de nos « Pingouins »* .Le Lieut nous précisait que c'était un Sea. Oter de l'Aéronavale. Il avait refait deux passes «sur les branches» avec des battements d'ailes. Nous n'avions pas de radio à bord ni à terre.

Au troisième passage, il avait largué un petit parachute et son lest, le tout éclaboussait le plan d'eau, le bosco du 134 Cornu plongeait et ramenait le colis.

La triple serviette parachute était lestée d'un bambou de 50 cm de long ligaturé à une boîte ronde de cinquante cigarettes. Dans la boîte, le message disait «Vous laissez au RTM le maximum de munitions mitrailleuse, vous regagnez Omon, le RTM sera renforcé dans la soirée».

A la quatrième passe de notre «Pingouin», nous lui avons fait tous de grands signes d'amitié, avec le petit parachute à bout de bras. Il avait battu des ailes, nous nous étions compris. Pendant le breafing, Capitaine Lieutenant nous traversions la ruelle et entrions dans une très longue paillote, il y avait une cinquantaine de lits sur deux rangées, avec une grande affiche de l'oncle «HO» sur fond rouge comme seul décor.

A gauche, dans une annexe sur une table d'accouchement en bois un nouveau-né mort n'avait pu être évacué. De retour à bord, le Lieut avait tout arrêté, nous gardions seulement une bande de 50 pour chaque mitrailleuse, le reste était cédé au RTM. Au patron qui le trouvait généreux, il répondait : «Pour passer, nous avons notre mobilité et notre blindage, eux n'auront peut être pas la mitrailleuse promise».

Avant de relever nos portes pour appareiller, les Marocains voulaient notre masse. Ils avaient découvert un coffre fort. Sur le chemin de retour, nous avons croisé la colonne, puis la jonque de munitions et armement lourd, ils avaient encore une longue marche à faire. Nous avons l'appréhension de traverser la partie boisée ou nous avons été accrochés deux fois dans la matinée. Tout s'était bien passé jusqu'à l'approche du barrage. Les sampans étaient encore plus nombreux que le matin, dissimulés à la berge, en attente, Nam nous traduisait : « Les Viets nous attendent au barrage ».

Lentement, prêts à tout, nous avons abordé puis protégé le passage de tous ces gens. Les sampans surchargés témoignaient du bon approvisionnement de la zone incontrôlée.

A la nuit, nous avons réparé nos feux de position abîmés dans la matinée.

Le lendemain matin, nous quitions Omon pour descendre sur Cantho. L'appontement était saturé, tous les LCVP et LCM se ravitaillaient, nous n'avions pas été les seuls pour atteindre le village d'hier.

Compléments de vivres, munitions, gas-oil; il y avait même des douches, de nombreux collègues que l'on ne voyait plus depuis longtemps. Cantho était à cette époque la base Marine la plus éloignée dans le delta. Après nous avoir ravitaillé, Marine Cantho nous demandait de prendre la sécurité de nuit amont et aval pour soulager les «résidents».

A la nuit, nous avons la rive droite et le LCM 5, la rive gauche (les LCM avaient encore des Seconds Maîtres comme commandant). En zone interdite, la navigation était interdite à fortiori la nuit. Tout mouvement détecté était l'objet de tirs sans sommation. Nos «boums» avaient toujours deux chargeurs de nuit avec plus de balles traçantes découpant de splendides ricochets dans la nuit noire du Bassac.

Bien après minuit, tous nos regards étaient sur le LCM, il avait un ou deux objectifs, les flammes de départ minuscules perçaient nettement l'obscurité avant qu'une grosse lueur illumine la partie couverte de la barre et des mitrailleuses de 12,7, les tirs cessaient.

Malgré le bruit des moteurs, nous percevions des voix, il y avait une anomalie sur le LCM.

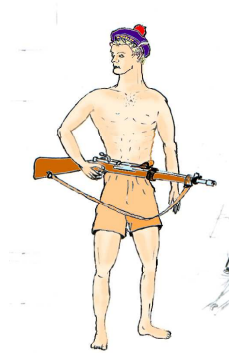
En avant « full », nous nous rapprochions. Au moment de l'accostage, ils étaient à l'arrêt, personne n'était au poste de combat, de grosses injures fusaient c'est qu'il n'y avait pas de blessé, leur projecteur s'allumait.

Les mitrailleuses, l'abri barre, l'intérieur des blindages, le dessous de la bâche et l'équipage étaient tous verts. Notre Lieut était rapidement informé.

En embarquant les vivres dans l'après midi, des boîtes de conserve empilées sur divers caissons dépassaient l'alignement des butées de tir du 20 mm situé à l'arrière de l'abri barre. Un ou deux projectiles de 20 mm avaient volatilisé des boîtes de petits pois, haricots, macédoine etc... les éclats générés n'avaient heureusement blessé personne. Plus tard sur le « PASTEUR », en cours de rapatriement, je pouvais dire au quartier-maître mécanicien Goutefangeas :

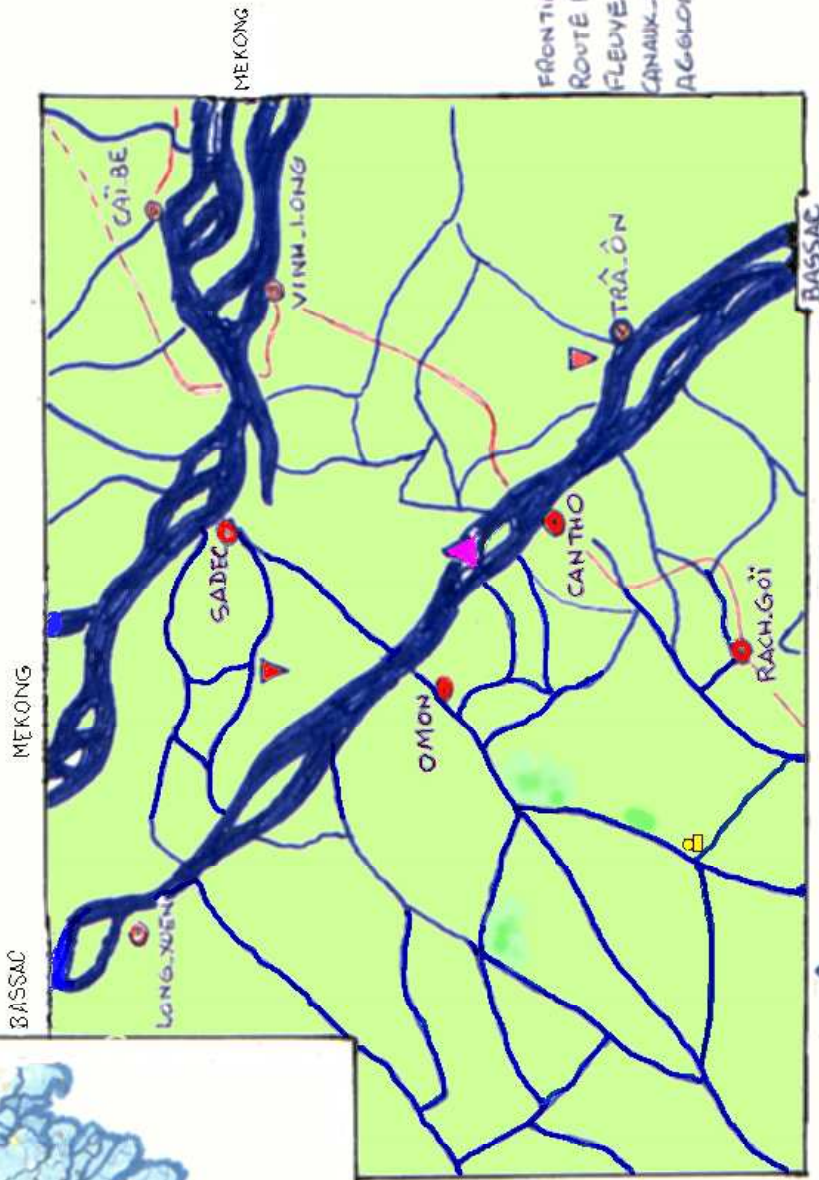
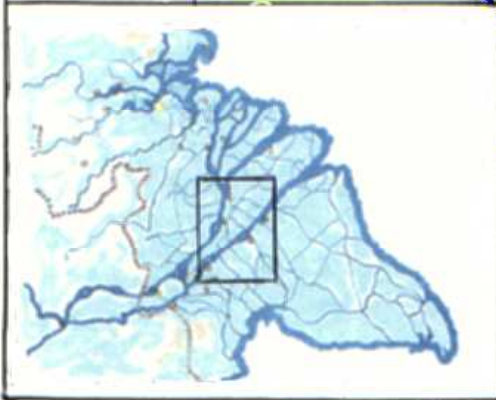
« Je ne peux pas dire que, dans le delta, tu ais eu peur, mais je peux affirmer que je t'ai vu vert ».

Dés que nous reprenions notre poste d'amarrage après une opération où « la poudre avait parlé » il fallait s'occuper des armes dès le nettoyage de l'engin terminé. Toute l'équipe et même Nam participaient. Chez nous Mabon et Gentric sur le 134 s'occupaient des 20 mm Oerlikon ; pour les autres c'était les mitrailleuses, le FM et les fusils. Par contre, pour « refaire » les chargeurs de 20 mm, il fallait graisser chaque projectile la mise en place dans « l'escargot » et le bandage des ressorts étant du domaine de nos deux canonniers. Les douilles étaient comptabilisées avant d'être stockées dans notre grand bahut baptisé « soute à munitions et à vivres ».



Pingouin* Dans la Marine c'est le surnom que les gens du service général donnent aux spécialités de l'Aéronavale

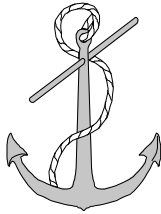
SECTEUR : LONG-XUEN.
 CANTHO - OMON.
 VINH - LONG.



- ▽ Operation. ?
- Village VIETMINH laissé le soir du 4-RTM.
- Patrouille de nuit. Incident sur LCM.
- ▲

FRONTIÈRE. - - -
 ROUTE RC —
 FLEUVE. —
 CANAUX-ARROYOS —
 AGGLOMERATIONS ●

0 10 20 30 40
 Kilos



DERNIER RETOUR SUR CHOMOÏ.

Après le compte rendu de nuit à Marine Cantho, nous reprenions la route de Long-Xuen et Chomoï, soit un peu plus de 80 kilomètres.

En cours de route, nous avons fait une petite escale dans un poste rive droite du Bassac, à mi-chemin entre Cantho et Long-Xuen.

Ce poste assez important avec appontement était tenu par des artilleurs du RAC (Régiment d'Artillerie Coloniale). Nous entreprenions notre déjeuner comme d'habitude, assis par terre dans la cuve du 133. Nam amenait les gamelles de la plage arrière ou était installée notre « cuisinière canadienne » et Gintric jouait un peu le rôle du chef de famille. Le Lieut arrivait, son couvert par terre, entre je ne sais qui. Il venait prendre une chemise propre, pour aller partager le repas des officiers du poste. Il refermait assez fort la porte de son armoire (0,80 x 0,35 x 0,25) et se plaignait de n'avoir rien de propre.

A la question de savoir si l'un de nous avait ce qu'il cherchait et à la réponse générale de « Y a qu'à voir » il entreprenait la recherche de la chemise kaki la plus présentable. Nous étions sur la fin de notre purée St Germain, lorsque avec un gros bouquin à bout de bras, il s'écriait :

« Qui est ce qui lit çà » ?

Les fourchettes se stabilisaient, les bouches restaient ouvertes, il brandissait un bouquin de 50 mm d'épaisseur que nous n'avions jamais vu. A cette époque, nous étions passionnés par Peter Cheyney, James Hadley Chase etc... nous les lisions et on se les passait même d'une unité et d'une section à l'autre, comme notre équipement vestimentaire, nos bibliothèques étaient pauvres. A l'énoncé du titre :

« J'ai choisi la liberté de Victor Kravchenko ».

Nous nous regardions tous. Devant le mur de silence, le Lieut mettait la main sur la chemise la moins froissée, l'enfilait et partait à sa réception. Avant d'attaquer la vaisselle, l'enquête commençait : rapidement Nam levait le doigt. Il ouvrait nos boîtes de conserve, nous préparait le café, avec nous lavait le linge, faisait toutes nos corvées. Au cours des discussions qui ne tenaient pas la route il avait quelquefois le sourire. Lorsque nous étions aux Dépôts des Equipages ou dans nos écoles de spécialités lui était en troisième, il avait préféré les bateaux noirs à la philo de Chasseloup-Laubat*. Nous avons appris qu'au Vietnam, eux aussi avaient un proverbe qui commençait par : Si Jeunesse Savait....

Nous accostions le soir à Chomoï, j'étais le troisième sur la liste d'attente pour lire Kravchenko.

* Chasseloup-Laubat était le lycée de Saïgon renommé dans toute l'Indochine.

RETOUR VERS LE SUD.

Notre temps de secteur approchait de sa fin, nous avons descendu le Mékong jusqu'à Mytho.

Le lendemain, pendant les préparatifs pour une opération dans les environs, un Amiral demandait à visiter la section.

Nous n'étions pas présentables. Sur l'appontement, l'Amiral nous questionnait : nombre de semaines depuis le départ de Saïgon, heures de fonctionnement des Diesels, les ennuis rencontrés, les améliorations souhaitables... à chaque réponse, il se tournait vers notre Lieut avec le sourire de satisfaction ponctué par des : « bien....bien... bien ». Et le coup du lapin arrivait : «Commandant faites moi visiter vos engins».

Le 133 était à peu près en ordre, sur le 134 Dumas, notre mécanicien bourguignon avait une cheville abîmée et avait été exempté d'inspection. Il était assis au passage vers le compartiment moteur, à côté de notre barrique de vin le siphon en attente.

Le visage du vieux marin n'avait pas changé, il s'était inquiété de la gravité de la blessure. Après d'autres questions, les éloges adressés au Lieut pour sa section, n'avaient eu aucune répercussion sur le visage de l'Aide de Camp.

Quelques mois plus tard, après lectures des comptes rendus d'activité et certainement le souvenir de son passage à Mytho, l'Officier Général avait signé l'attribution de trois croix de guerre TOE à la section.

